

LE PROPAGATEUR

Vol. V

DECEMBRE 1908

No 12

Chronique mensuelle. — Le Lycée de Montbriant.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Le Jubilé d'or de Pie X. — L'audience des évêques et pèlerins français. — A Montréal, la fête de Pie X à Laval. — La Toussaint. — Une leçon d'économie sociale tirée de l'Entrée. — La faillite des progrès purement matériels — Comment il faut traiter la presse. — La science à Lourdes. — Un miracle constaté devant les tribunaux. — Un mot qui fait sensation. — Le troisième centenaire de saint Charles. — Une anecdote au sujet du cardinal Mathieu. — Un geste de reine. — Belles paroles au Congrès de Chicago. — La question Juive au Japon... et au Canada. — Comment M. Gerlier apprécie la survivance de l'idée française au Canada. — Les lettres de M. Omer Héroux. — Mgr de Catenna, son blason et sa devise. — M. l'abbé Carotte à Rome. — A propos des bibliothèques à Montréal. — Chez les Dames du Sacré-Cœur, à Montréal. — Chez les Dames de la Congrégation, à la "Maison Blanche". — La fête de la Présentation au Grand-Séminaire. — Nos défunts. — *Soixante-sept* cette année, et *deux-cent-soixante-treize* depuis cinq ans.

Le lundi, 16 novembre, le pape Pie X, qui entrait ce jour-là dans la vingt-cinquième année de son épiscopat, célébrait à Saint-Pierre de Rome le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale, qui eut lieu effectivement le 18 septembre 1858. Nous empruntons aux journaux de France le récit très simple, mais si grand ! de cette belle fête à laquelle assistaient, entre autres, avec Son Excellence Mgr Sbarretti, notre Délégué Apostolique, Mgr l'archevêque Bruchési, de Montréal et Mgr l'évêque Emard, de Valleyfield. Il n'y a pas moyen de retrancher une ligne de ce récit. Qu'on en juge !

La grande cérémonie de la messe pontificale vient de se terminer avec le cérémonial si imposant qui caractérise ces solennelles fonctions.

Le Pape est descendu de ses appartements vers 9½ heures. Il est entré dans la basilique de Saint-Pierre par la chapelle du Saint-Sacrement. Dans la chapelle Pauline attendaient les cardinaux au nombre de 34. — Le Pape revêt la grande chape et la mitre précieuse et monte la "sedia gestatoria" entre les deux "Flabelli". Le cortège s'avance à travers la foule immense qui remplit les vastes nefs. Il comprend les divers corps de la prélature, dans la variété de leurs riches costumes. Près de 300 évêques sont présents venus de toutes les parties du monde.

La messe papale s'est déroulée suivant le rite ordinaire. Le Pape ayant pris

place sur le trône placé près du maître-autel, les cardinaux s'avancent l'un après l'autre, la cape rouge déroulée dans toute sa longueur pour l'acte d'obédience: ils s'inclinent devant le Pape et lui baisent la main. — Puis commence le chant de "Tierce" pendant lequel le Pape prend les vêtements pontificaux. — La messe commence par la grande procession de l' "Introit". En tête, sur une seule ligne horizontale, sept prélats acolytes portent les chandeliers précieux. Le Pape arrive au pied de l'autel et commence avec les deux cardinaux diacre et sous-diacre les prières de la messe. Il va ensuite prendre place sur le trône placé dans le fond de l'abside sous la Chaire de Saint-Pierre. — L'Épître, puis l'Évangile sont successivement chantés en latin et en grec. — A l'Offertoire a lieu, suivant le rituel ordinaire du moyen-âge, la préparation de la matière du sacrifice. Le cardinal diacre prend une des trois hosties préparées et donne les deux autres au cérémoniaire. De même pour le vin, le camérier du Pape boit, en se tournant vers le peuple, une partie du vin et de l'eau qu'il a apportés lui-même dans un coffret fermé à clé. — A la consécration, au milieu d'un silence général des plus impressionnants, s'élève tout à coup la douce mélodie des trompettes d'argent placées dans la coupole. — La cérémonie de la communion est très émouvante. Pour communier, en effet, le Pape quitte l'autel et se rend au trône du fond de l'abside. C'est le cardinal diacre qui lui apporte successivement de l'autel le corps et le sang du Christ en traversant tous les rangs de l'auguste assemblée qui s'incline profondément.

Après la messe, le Pape est remonté sur la "sedia". Il s'arrête sur une petite estrade qui a été préparée en avant de la Confession, il prend la tiare, symbole de son autorité suprême, et donne la bénédiction solennelle "urbi et orbi". — Le cortège s'est retiré par la chapelle de la Pieta, tandis que la foule maintenait à grand peine la discipline du silence, à laquelle Pie X tient tant: "Pas de cris, pas d'applaudissements".

* * *

Seule avec l'Italie, pour la première fois en semblable circonstance depuis quatorze siècles, la France n'était pas officiellement représentée à ce jubilé du Pape. Mais la France officielle, on a beau dire, ce n'est pas toute la France. Il y avait à Rome au moins trente évêques français pour les fêtes jubilaires et des centaines et des milliers de prêtres et de fidèles venus de France, et cela c'était bien une très digne représentation. Pie X a reçu tous ces Français en audience spéciale, le 18 décembre. Nos Seigneurs Bruchési et Emard, à leur titre de fils de France et d'anciens élèves du Séminaire français à Rome, ont eu l'honneur de participer à cette audience. Répondant au cardinal qui l'avait harangué, le Saint-Père a dit des choses bien consolantes pour les cœurs français, celles-ci par exemple :

Dieu a tiré le bien du mal. Voici la consolation: la France s'est montrée en ces circonstances comme jamais la Fille aînée de l'Eglise, non seulement en paroles mais en actes, par le plus sublime des actes. — J'ai dit aux évêques: Renoncez à vos palais, éloignez-vous de vos séminaires, n'acceptez pas, au prix de votre dignité et de votre liberté, la moindre subvention de ceux qui vous dépouillent. Affrontez la misère; regardez le Christ nu sur la croix,

mais glorieux le surlendemain dans le triomphe de la Résurrection. A vous non plus le triomphe ne manquera pas. — Et le jour vint où les évêques virent les plus aimés de leurs fils, les plantes délicates du sanctuaire, obligés de quitter leurs séminaires; ils virent les pieuses religieuses, les Sœurs de Charité si méritantes des pauvres mises à la porte des asiles de la misère; ils virent les Congrégations religieuses qui se dévouaient à l'éducation des petits enfants contraintes à quitter leur pays et à chercher un refuge en des plages lointaines, tandis que leur mère dénaturée les jetait à la porte de la maison paternelle. — On vit alors un miracle de la Providence inouï dans l'histoire. Tous les évêques, unis comme un seul homme, entendirent la parole du Pape comme la parole même de Dieu. Les prêtres imitèrent l'exemple qui leur était donné par les anges de leurs églises. Les fidèles répétèrent à l'envi à leurs pasteurs: Comptez sur nous. Vous n'aurez pas de palais royal, mais nous vous procurerons bien un asile où reposer votre tête fatiguée des labeurs apostoliques. Vous n'aurez plus les beaux et vastes séminaires, mais vous pourrez encore former à l'ombre du sanctuaire les futurs ministres du Seigneur. Vous n'aurez plus l'aide des Congrégations, mais une foule d'amis fidèles se substitueront à leur dévouement et nos mains et nos cœurs vous prêteront l'appui nécessaire pour maintenir l'Eglise catholique en votre pays de France. — Voilà pourquoi, si j'ai chanté en pleurant le *Miserere* de la tribulation, je dois chanter aussi le *Te Deum* de la reconnaissance. Oui, chaque fois que je pense à la France, j'entonne le *Te Deum* de l'action de grâces.

* * *

A notre grand regret, nous devons borner là nos modestes échos des fêtes du jubilé d'or de Pie X. Disons pourtant qu'outre les célébrations pieuses du 16 novembre, dans toutes les églises de Montréal, dont nous avons parlé dans notre chronique de l'autre mois, nous avons eu aussi à l'Université Laval, dans la soirée du 9 décembre, une grande séance solennelle en l'honneur du jubilé papal. Mgr Racicot et Mgr Roy (de Québec), un nombreux clergé et plusieurs de nos concitoyens les plus marquants assistaient à cette séance. M. Labelle, p. s. s., directeur du Collège de Montréal, a fait un très beau discours sur le Pape et M. le Dr Séverin Lachapelle a évoqué les souvenirs de sa vie de zouave avec une émotion qui l'a presque paralysé par moments. Les lecteurs de la *Revue Canadienne* auront l'avantage, dès la prochaine livraison de janvier, de posséder *in-extenso* ces deux remarquables travaux où le respect et l'amour des Canadiens pour le Saint-Père sont magnifiquement exposés. A la fin de la séance universitaire, M. le chanoine Dauth a proposé à l'assistance, qui l'a écouté debout, d'envoyer au Saint-Père Pie X le cablogramme suivant :

SA SAINTETE PIE X,
Vatican, Rome.

Très Saint-Père,

Les administrateurs, gouverneurs, professeurs, étudiants et amis de l'Université Laval, Montréal, réunis dans une séance publique pour la célébration solennelle du Jubilé de Votre Sainteté, sont heureux de lui renouveler l'hommage de leur profonde vénération, de leur entière soumission et de leur filial attachement.

DAUTH, *vice-recteur*.

Dès le lendemain, arrivait une dépêche de Rome, ainsi conçue :

Chanoine DAUTH, vice-recteur, Université Laval, Montréal, Canada.

Saint-Père sensible aux hommages de profonde vénération, d'entière soumission et de filial attachement, remercie et accorde de tout cœur bénédiction apostolique aux administrateurs, gouverneurs, professeurs, étudiants et amis de l'Université Laval, Montréal, réunis pour célébration du jubilé de Sa Sainteté.

Cardinal MERRY DEL VAL.

* * *

Novembre s'ouvre, chacun sait cela, par la belle fête de la Toussaint, mais sait-on depuis quand elle existe, cette fête, au calendrier ?

C'est en 608 que le Pape Boniface IV l'institua : ayant obtenu de l'empereur Phocas l'autorisation de convertir le Panthéon en église chrétienne, il dédia le temple nouveau à la sainte Vierge, puis à tous les saints indistinctement, et il fixa au 12 mai la fête destinée à honorer leur mémoire. Depuis lors, cette fête a toujours été célébrée à Rome. Mais c'est seulement en 837, sous le roi Louis le Débonnaire, que ce culte fut introduit en France, à l'occasion d'une visite du pape Grégoire IV, qui modifia l'époque de la fête et la fixa au 1er novembre, date qui, depuis lors, est restée immuable. La Toussaint a pris rang parmi les plus grandes solennités de l'Eglise. Un concile du onzième siècle lui décerna une vigile, et, en 1480, Sixte IV lui assigna une octave. Elle est une des quatre plus grandes fêtes de l'année, et depuis des siècles, la piété publique l'a universellement consacrée.

* * *

Le grand drame de M. Paul Bourget, *l'Emigré*, qu'il a lui-même tiré de son roman que tout le monde a lu, continue de passionner l'opinion... après l'affaire Steinheil qui menace de réouvrir la trop fameuse question Dreyfus. C'est tout le problème de la noblesse que l'illustre romancier remua : Que doivent faire les nobles, ceux qui portent le poids d'un nom au sein de nos sociétés démocratiques ? La réponse de M. Bourget semble être qu'ils n'ont rien à faire, parce que la société ne veut pas d'eux. "J'aurai été un vaincu, proclame le héros de Bourget, M. le marquis de Clavier-Grandchamps, j'aurai défendu des tombeaux."

"Mais — proteste M. de Mun, dans un superbe article au *Figaro* — Mais il n'y a d'irréparables que les défaites volontaires,

et les tombeaux ne sont l'asile définitif de la mort que pour les hommes sans espérances et sans foi. Les fils n'ont pas le droit de s'asseoir, en versant des larmes stériles, sur ceux de leurs pères. Car ces tombeaux gardent des idées. Des choses ont péri qui ne peuvent renaître. Peut-être, en les examinant, verrait-on que, dans le nombre, beaucoup n'étaient plus que des "insignes". Celles-là ne suffisent plus à donner "la force", que peuvent seules apporter le travail, l'énergie morale et l'intelligence des besoins sociaux. Qu'au lieu de se cramponner aux insignes, les descendants des antiques familles, si longtemps mêlées à la vie nationale, s'arment de cette force ! Elle réveillera les idées qui dorment dans les tombeaux, et sans lesquelles la France ne peut subsister. . . ."

Qui ne voit dans ces viriles et chrétiennes paroles une leçon de courage civique qui peut être utile ailleurs qu'en France et à d'autres qu'à des fils de nobles ?

* * *

Notre siècle est fertile en inventions de toutes sortes et en victoires sur la matière et sur la nature. Mais tout n'est pas là. Cela, en effet, ne donne ni l'amour, ni la joie, ni la résignation, ni l'idéal. "Bientôt, écrit M. le vicomte d'Avenel, dans *la Revue des deux Mondes*, il n'y aura plus de place perdue sur la terre, il n'y aura plus de temps perdu dans la vie ; mais entassât-on cent fois plus de jouissance, l'humanité sera la proie d'un terrible ennui, l'ennui que l'on éprouve à regarder les villes que ne surmontent aucune flèche, aucun dôme, aucune tour, toutes choses de première nécessité, quoique parfaitement inutiles en elles-mêmes. Les ouvriers, les paysans, tous devenus "bourgeois" dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot, tous devenus penseurs, sentiront par là même des souffrances qu'ils ignoraient naguère — celles de la pensée — et seront désespérés d'être au monde, ayant perdu la certitude d'en trouver un meilleur au sortir de celui-ci. C'est alors que le peuple vomira les religions laïques, laborieusement absorbées. Il pleurera pour avoir une âme et pour qu'on lui rende son Dieu."

* * *

Ce sont de ces bonnes pensées, de ces excellentes réflexions que la presse devrait répandre aux quatre coins du monde. Mais, allez donc ! cela ne paierait guère. C'est la sensation, c'est le scandale, c'est le potin que le grand public dévore. Il sent moins

le besoin de tous ces bons conseils, dont en son fond pourtant il ne saurait se passer sous peine de déchéance morale et sociale. La puissance de la presse est formidable, c'est entendu. Tout se fait aujourd'hui par elle. Voilà pourquoi il faut encourager la bonne presse. Mais, où est la bonne presse ? Est-ce celle qui pense exactement comme nous ? Faut-il que le journaliste, pour être bon, soit infaillible ? Voici à ce sujet une note fort instructive de Mgr Pichenard, évêque de Soissons, ancien recteur de l'Institut catholique de Paris :

D'abord, nos dispositions à l'égard des journalistes ne sont pas ce qu'elles devraient être. Nous nous fâchons pour un rien, nous cessons notre abonnement, nous mettons sans cesse et pour les moindres détails notre manière de voir en opposition avec celle du journal, comme si le journal était fait pour refléter les opinions particulières de chacun de nous, et non pour créer un grand courant en faveur des principes qui nous sont chers. — D'autre part, pense-t-on que les journalistes soient infaillibles et qu'eux seuls n'aient pas le droit de se tromper ? Obligés tous les jours d'écrire sur toutes les matières qui se présentent, de traiter les sujets les plus variés, quelquefois les plus disparates, ils sont sujets à faillir comme les autres, à faiblir, et ce n'est pas vis-à-vis d'eux qu'on est autorisé à se montrer d'une intolérable exigence.

* * *

Les faits de Lourdes continuent à s'imposer à l'attention du monde qui pense. C'est comme pour le Christ-Jésus, dont en somme ils manifestent la puissance autant que celle de sa Sainte Mère. On les nie ou on les confesse, mais toujours en s'en occupe ! M. H. Lavraud, professeur aux facultés catholiques de Lille, écrivait récemment à un journal, l'*Action*, qui l'avait pris à partie :

Vous accusez les médecins catholiques de tuer l'esprit de recherche et de critique et de développer la foi du charbonnier... Je ne vois pas la raison de cette affirmation... Est-ce parce qu'ils tentent d'aller plus avant quand les autres s'abstiennent ou ferment les yeux de parti pris ? — Le médecin catholique use pour lui-même et met à profit chez ses malades la puissance des sentiments religieux quand il les rencontre, mais rien de plus. Pourquoi dédaigneraient-ils cette ressource quand le professeur Dubois (de Berne) s'en sert, parce qu'il lui attribue une grande valeur thérapeutique ? — En traitant de la psychothérapie, c'est-à-dire de la médecine de l'esprit par l'esprit, nous suivons les professeurs Bernheim (de Nancy), Dubois (de Berne), Dejerine (de Paris) ; nous voilà donc en savante compagnie. Avec les psychothérapeutes, nous nous dégageons du matérialisme médical simpliste qui a régné si longtemps. Ce retour vers un spiritualisme plus ou moins intégral a été l'origine de progrès indéniables dans l'art de soulager ses semblables. — Où git en cela le prosélytisme religieux ? Est-ce parce que nous écrivons quel-

quefois "âme" au lieu d' "esprit" ? Est-ce parce que nous citons de Bonald et d'Hulst ? Mais dès qu'on sort de l'observation pure et simple, dès que l'on essaie d'interpréter les faits, on tombe dans le raisonnement, donc dans la philosophie ! Or, la science ne consiste pas dans un catalogue tout sec et stérile, mais dans une généralisation capable d'aboutir à des applications utiles ou à des lois fécondes.

Que nous sommes loin sur ce terrain "de la sainte terreur auxiliairice des rétractations, soumissions, donations et legs que le clergé arrache avec plus de peine chaque jour à la faiblesse des égrotauts", comme vous l'écrivez ! Je regrette vraiment que vous vous arrétiez en si beau chemin ; cela serait bien d'évoquer la Congrégation et les hommes noirs qui terrifiaient nos aïeux de 1830.

* * *

Voici qu'un miracle de Lourdes vient d'être curieusement constaté par le tribunal de Caen. Un domestique (Alliaume) avait été blessé par un bœuf sans qu'il y eut de sa faute. Son avocat poursuivit le propriétaire (Bailloud) du méchant encorné pour lui faire payer une indemnité, étant donné que Alliaume ne pourrait plus gagner sa vie. Mais, les preuves étant dûment constatées, pendant que dame justice prenait gravement — et lentement — ses décisions, Alliaume fit le pèlerinage de Lourdes et revint guéri de ses infirmités. D'où il ne réclame plus du propriétaire Bailloud que les dommages-intérêts dus par suite de la perte de temps subie depuis l'accident ! Et la cour a dû constater quoi ? Qu'il y avait eu un miracle à Lourdes ! Pour peu que les juges de Caen soient amis de la libre-pensée, c'est ennuyeux vraiment !

* * *

Il y a ainsi de ces coups du nommé "hasard" qui sont bien... providentiels. M. Briand, l'autre jour, luttait à la Chambre contre la peine de mort (qui a été du reste maintenue par 330 contre 201), quand il vint à parler de l'ignoble Soleilland, qui a comme on sait égorgé une fillette qu'il avait souillée et que M. Fallières a quand même gracié, lorsque soudain M. Georges Berry se leva et montrant une tribune, où se trouvait la mère de la victime de Soleilland, il dit : "La mère est là !" — Ces quatre mots ont produit une profonde sensation.

* * *

Le troisième centenaire de la canonisation de saint Charles se fêtera solennellement à Milan en 1910. D'ores et déjà les Milanais s'y préparent, et, sous les auspices de S. Em. le cardinal Fer-

rari, le Comité du centenaire a entrepris la publication d'une revue mensuelle. Le premier numéro contient d'intéressants détails sur les parents de saint Charles, et sur sa naissance à Arona, sur les bords du lac Majeur. Des illustrations très fines le représentent enfant sur les bras de sa nourrice, et reproduisent les portraits de son père et de sa mère. Un autre article est consacré aux rapports de saint Charles et du cardinal Baronius. Le même numéro reproduit les conseils de saint Charles sur l'éducation du premier âge. Le bulletin se publie à Milan, 10, *via san-Andrea*. Une souscription de 25 francs donne droit à l'abonnement pour toute la série de la publication, et au titre de fondateur. Une première liste de fondateurs y est publiée dès cette fois-ci ; nous y remarquons, en dehors des noms italiens, S. Em. le cardinal Mercier, Mgr du Curel, des évêques de Hongrie, du Mexique, des Indes, de Syrie.

* * *

On raconte sur le cardinal Mathieu, qui vient de mourir à Londres, au lendemain des Congrès eucharistiques, des anecdotes savoureuses. En voici une que nos confrères du saint ministère goûteront sûrement :

Un beau matin d'hiver, il imagina d'aller voir si le curé d'une des grosses paroisses de la ville était à son poste : la servante, à l'aspect de son simple costume, lui répondit aigrement qu'à une heure aussi matinale, M. le curé était toujours au lit. — "Et si les malades le demandent ?" observe Monseigneur. — On sait bien que M. le curé ne peut s'y rendre qu'après sa messe vers 9 heures ; dans les cas pressés, nous faisons trotter les vicaires, qui sont faits pour ça. — C'est évident... Faites passer ma carte à M. le curé et dites-lui que je l'attendrai chez moi toute la matinée. — Et Monseigneur s'en va, riant sous cape de la surprise qui attend le curé à son réveil.

* * *

Un geste de reine. — Sous ce titre, la *Gaulois* du 30 octobre racontait ce trait touchant qui dit la piété de la jeune reine d'Espagne, jadis princesse de Battenberg et protestante :

Avant-hier, à Saragosse. Dans l'église Notre-Dame-del-Pilar, tout embaumée d'encens et illuminée de cierges, le roi et la reine d'Espagne venaient d'écouter le *Te Deum*. Tandis que sous la voûte mouraient les derniers échos des orgues, devant la foule qui priait, la Reine se leva, dirigea ses pas vers la statue de la Vierge et s'agenouilla devant elle. La Reine, la jeune souveraine qui est tout l'avenir de l'Espagne et représente un passé si lourd de gloire et de puissance, aux pieds de cette Vierge que les siècles ont vénérée, que les poètes ont chantée, qu'une piété ancestrale a parée des brocards les plus magnifiques et des bijoux les plus précieux ! — la Reine, à genoux, comme une

pauvre humble femme ! Quelle vision, pour cette multitude recueillie et frémissante de piété et d'enthousiasme ! — Et soudain, quand la Reine eut murmuré des mots d'adoration à la Vierge dont l'effigie se dressait devant ses regards, elle prit, d'un mouvement prompt et passionné, la boule toute scintillante de diamants qui brillait à sa robe, et l'attacha au manteau chargé de pierreries de Notre-Dame-del-Pilar. — La foule n'applaudit point, parce qu'elle était en lieu saint. Mais le cœur innombrable de cette foule fut transporté d'admiration et de tendresse; le geste de la Reine, c'était l'hommage même de l'Espagne de jadis et d'aujourd'hui, de la pieuse et grave Espagne. Et l'Espagne saura ne plus l'oublier, ce geste charmant et superbe....

* * *

Au récent Congrès des catholiques de langue anglaise à Chicago, M. l'abbé Roderick E. McEachern, de Barton, Ohio, a fait entendre en faveur des immigrants de toutes nations qui arrivent aux Etats-Unis un très juste appel, auquel nous tenons à faire ici écho. Après avoir noté qu'il y a, dans la grande république voisine, plus de six millions d'immigrants catholiques qui ne parlent pas l'anglais, que beaucoup sont virtuellement abandonnés sans défense à l'hérésie et à l'incrédulité, et que le clergé américain en devra répondre un jour devant le trône du Dieu Eternel, il a dit :

“ Comment accomplir ce grand travail ? Autrefois, les apôtres, ces hommes de Dieu, allaient, tendant leurs filets dans les mers et les ruisseaux. Ils ne semblaient pas connaître la fatigue, ils ne craignaient pas le travail. Et nous, pêcheurs d'hommes, il semble quelquefois que nous nous essayons tranquillement sur le bord du courant, sans même lancer notre ligne à l'eau, attendant que quelqu'un vienne attacher la proie à l'hameçon. Celui qui doit sauver l'immigrant c'est l'homme de Dieu, dont le cœur est aussi grand que toute l'Eglise, notre mère; c'est celui qui ne connaît aucune distinction entre races, entre nations; qui sera l'humble compagnon, l'ami du paria; qui sera aguerri contre les fatigues et un savant devant Dieu comme devant les hommes. Car, en effet, c'est une tâche relativement facile que de retenir le sage dans la bonne voie et d'éclairer le savant; mais, il faut une grande force d'âme pour faire entendre la vérité à l'insensé et une grande habileté ainsi que de grandes connaissances pour instruire l'ignorant.

“ Notre premier devoir est d'apprendre la langue des immigrants et, ainsi, de leur faire bien comprendre que nous remplissons une mission surnaturelle et que nous prêchons le même évangile que ces douze apôtres qui prêchaient aux nations dans les premiers temps de la Chrétienté.

“ Il faut aussi les convaincre que nous ne sommes pas des mercenaires, mais de bons pasteurs venant à eux animés de l'amour du Christ. Nous devons les convaincre que Dieu, et non pas Mammon, est le créateur, le préserveur et le législateur suprême.

“ Dieu seul connaît les épreuves et les tribulations que ces âmes transplantées souffrent. De grandes puissances travaillent sans cesse à les gagner à l'hérésie; une presse mauvaise s'acharne à les faire tomber dans l'athéisme; l'atmosphère même qu'elles respirent tend à leur communiquer l'indifférence religieuse.

“ Le ciel, je crois, surveille attentivement ce congrès afin de se rendre compte de ce qu'il va faire pour sauver l'immigrant.”

* * *

En nos jeunes pays, pleins de promesses et d'avenir, s'il y a ainsi des immigrants qu'il convient de bien accueillir, il y a ceux aussi contre lesquels il faut se prémunir. Et, à ce sujet, il paraîtra piquant, pour nous, de connaître ce qui se pratique au Japon en rapport avec la question juive. Un journaliste russe interrogeait récemment un vieux patriote japonais, le comte Okuma, qui vit en philosophe dans son île, mais en se tenant très au fait de ce qui se passe dans le monde. Voici la réponse qu'il a obtenue :

Les juifs sont en train de détruire la Russie en ébranlant chez elle le sentiment du patriotisme, comme ils ont fait en France et dans d'autres nations européennes. Je me suis beaucoup occupé de l'histoire juive. J'ai étudié les motifs de la haine que le monde entier nourrit à leur endroit. — Eh bien ! au Japon, il n'y a pas de juifs. Nous ne voulons rien savoir des juifs. — Cette race qui n'a pas de patrie s'efforce principalement de détruire, chez les peuples parmi lesquels elle s'introduit, le dévouement et l'attachement à leur pays. Elle s'emploie de son mieux à dépraver l'âme humaine. Plus que toute autre puissance, nous sommes hostiles aux juifs et nous tenons à leur barrer la route. Nous voyons l'effet de leur influence en Amérique et en Europe. La Russie était forte, son âme était robuste, tant que les juifs ne l'ont pas démoralisée. Et ne pensez-vous pas que la Chine leur doit aussi les divisions intérieures qui la travaillent ?

Cette réponse, nous pourrions en faire notre profit à Montréal, et dans tout le Canada. M. le curé de Saint-Louis de France jetait l'autre dimanche avec raison le cri d'alarme. Les Juifs deviennent trop puissants à Montréal. Et Mgr Paquet, dans le savant volume qu'il vient de publier à Québec sur le droit public de l'Eglise, termine ainsi le chapitre où il traite de la tolérance civile et de la question juive : " Il y a des tolérances nécessaires ; mais il y a aussi des complaisances coupables. La complaisance envers des ennemis implacables, qui, depuis dix-neuf siècles, font métier de nous exploiter et de nous haïr, mérite le nom de faiblesse, d'aveuglement ou de folie."

* * *

Les fêtes de Laval et de Champlain, célébrées à Québec l'été dernier, auront eu pour effet de nous faire mieux connaître, c'est certain. Nous l'avons déjà noté ici, nombre de revues et de journaux, de France, d'Angleterre, des Etats-Unis et d'ailleurs, se sont longuement occupés de nous, et d'une façon générale, on s'est

montré fort sympathique aux Canadiens français. Le jeune avocat Gerlier, qu'on se rappelle avoir si volontiers et si chaleureusement applaudi aux fêtes de Laval, donnait l'autre jour (8 oct. 1908) un article à la *Vie nouvelle* de Paris, où il raconte avec une simplicité admirable la survivance, chez nous, du sentiment français et de l'idée française. C'est une page à retenir.

A l'époque où le néfaste traité de Paris (1763) cédait le Canada à l'Angleterre, les représentants de notre race s'y trouvaient au nombre de 65,000 à peine. Ils étaient tous laboureurs, venus de la Bretagne, du Poitou, de l'Anjou, de la Vendée, de la Normandie surtout, dont leurs descendants ont gardé d'une manière particulièrement frappante les traits originaux et le langage. Brusquement séparés de la France, incorporés à la nation contre laquelle ils avaient soutenu des luttes glorieuses et qui ne négligea aucun effort pour les assimiler, ils étaient, normalement, voués à l'absorption. Mais c'est alors qu'ils résolurent de rester fidèles quand même à la France, et, tout en respectant loyalement le lien qui les unissait désormais à la Couronne d'Angleterre, de conserver de leur patrie d'origine tout ce que leur situation nouvelle permettait qu'ils conservassent, leur foi, leur langue, leurs mœurs et leurs traditions, d'assurer, en un mot, la persistance de la race française sous le drapeau britannique.

On sait comment ils ont réalisé leur généreux dessein. Ils se sont groupés autour de leurs prêtres: chaque paroisse est devenue un centre de résistance contre lequel sont venues se briser toutes les tentatives d'assimilation. L'Église a joué là un rôle admirable: sans elle c'en eût été fait en moins d'un demi-siècle de la civilisation purement française au Canada; la survivance de notre nationalité dans le Nouveau-Monde est son œuvre; les historiens protestants eux-mêmes ne font nulle difficulté de le reconnaître et de lui en rendre hommage. Elle a maintenu dans la cohésion des éléments qui, sans elle, se seraient inévitablement dispersés; elle a donné aux Canadiens français, avec la morale chrétienne, ces vertus familiales, restées proverbiales, grâce auxquelles les 65,000 annexés de 1763 comptent aujourd'hui, au Canada même, deux millions et demi de descendants. Elle a veillé avec un soin jaloux sur le patrimoine de croyances et de souvenirs légués par les ancêtres. Et c'est ainsi que, cent quarante-cinq ans après le traité de Paris, notre race non seulement subsiste mais se développe sur les bords du Saint-Laurent, respectée à l'égal de la race conquérante. C'est ainsi que le sentiment français est aujourd'hui vivant là-bas comme il l'était au lendemain même de la cession.

* * *

Dans ce même article, M. Gerlier salue la présence en France de celui qu'il appelle "notre camarade Omer Héroux," et cela dans les termes les plus aimables et les plus flatteurs. Le fait est que le jeune rédacteur à l'*Action Sociale* et à la *Vérité* nous fait là-bas grand honneur. Indirectement, ses lettres en font foi. Les lecteurs de l'*Action Sociale* en sont, depuis longtemps, convaincus. Dans ses lettres d'Europe, qu'il s'agisse du congrès eucharistique, des fêtes jubilaires de Rome, de l'Angleterre, de l'Italie, ou de la France, M. Héroux intéresse toujours et au plus haut point. Son

style si net, si clair et parfois si vibrant et si ému, sonne bien la note catholique et française. Il ne sent pas le besoin de mettre du fiel dans son encre et cela ne l'empêche pas de voir clair et de parler franc. Nous espérons que les lettres de M. Héroux seront plus tard mises en volume. Ce sera un volume à répandre et à relire. Il reposera l'âme et lui donnera courage.

* * *

Car nous n'avons pas fini de vivre. Notre race est riche de sang et féconde plus qu'aucune autre. Il faut voir à la sortie de nos écoles dans les rues de nos villes... et de nos campagnes ! Ceux d'entre nous qui vieillissent peuvent se coucher confiants pour le grand sommeil. Leurs enfants ou leurs neveux montent gaiement et vigoureusement la colline...

Et ta valeur, deux fois trempée,
Protègera nos foyers et nos droits !

L'immense diocèse de Mgr Lorrain, nous l'avons annoncé dans notre précédente chronique, vient d'être divisé. Le Saint-Siège a créé le vicariat du Témiscamingue et le nouvel évêque, Mgr Latulippe, a été sacré à Pembroke, par Mgr Duhamel, le 30 novembre. Mgr de Catenna a choisi un blason et un motto singulièrement éloquents. Un champ où brille une charrue d'or, des montagnes de mines qui dressent vers l'azur leurs pics argentés et sur le tout la croix qui resplendit au loin, tel apparaît aux profanes le blason de celui qu'on appelle déjà "l'évêque de la colonisation et des mines", qui d'ailleurs au Dieu qu'il sert et au pays qu'il aime demande de lui donner des âmes : *Da mihi animas !*

* * *

Les changements importants qui, par décision du Saint-Père, se sont récemment affectués dans les Congrégations Romaines — et dont nous avons déjà parlé — ont amené Mgr l'archevêque de Montréal à choisir pour le représenter à Rome dans les diverses affaires d'administration auprès des Congrégations et autres Diocèses, un procureur diocésain. Le titulaire de cette nouvelle et très honorable position ecclésiastique est M. l'abbé Curotte, docteur en théologie, en droit canonique et en philosophie, naguère secrétaire général de l'Université Laval à Montréal. M. Curotte, par

sa science et ses beaux talents, est assuré de tenir avec succès le poste qu'on lui confie. Mgr l'évêque de Valleyfield, qui se trouvait à Rome avec son métropolitain, a également choisi M. l'abbé Curotte pour son procureur diocésain près les Congrégations et autres Dicastères. Ajoutons, pour être complet, que notre distingué confrère se voyait, presque dans le même temps, nommé professeur suppléant du savant Père Lépicié à l'Académie Saint-Thomas. Déjà, il a donné ses premiers cours et personne, parmi ses anciens élèves de L'Assomption et du Grand-Séminaire, ne sera surpris d'apprendre que M. Curotte a débuté dans sa nouvelle chaire avec un succès qui lui a valu les applaudissements chaleureux de ses auditeurs. Un Canadien professeur à Rome ! Certes, c'est pour nous un grand honneur, d'autant mieux que, c'est notre conviction, M. l'abbé Curotte sera à la hauteur de la tâche.

* * *

On a encore agité récemment à Montréal la question d'une ou de plusieurs bibliothèques publiques. " Il est naturel qu'il en soit ainsi, dit " La Presse " dans sa page éditoriale. Cette question intéresse non seulement les intellectuels et les spécialistes, mais aussi toute la masse populaire. En nos temps de démocratie, sous l'égide de nos institutions et de nos lois, où un large souffle de liberté, c'est certain, règne depuis longtemps, le peuple sent mieux que jamais le besoin de s'instruire. Aussi, est-il admis de tous que la question des bibliothèques et des livres doit être réglée dans le sens du progrès. Il ne faudrait pas, cependant, même pour soutenir un point de vue d'ailleurs très juste, qu'on oubliât l'existence à Montréal des bibliothèques actuelles. Admettons qu'il n'y en a pas assez, qu'il en faudrait encore et beaucoup, soit. Mais il y en a toujours, et il convient de ne pas l'ignorer. Veut-on des chiffres ? Il y a 28,000 volumes à Laval, 30,000 au Cercle Ville-Marie, 25,000 à l'Union Catholique ou au Collège Sainte-Marie, 22,000 à l'Ecole Normale, et des mille et encore des mille dans d'autres bibliothèques, tel qu'à l'Institut Fraser, à l'Université McGill, où certaines catégories de citoyens, jeunes ou vieux, ont ou peuvent avoir accès. Mais passons. Qu'on travaille encore à enrichir à ce sujet notre ville, c'est dans l'ordre et absolument désirable. Seulement, doit-on le faire à l'aventure et sans souci d'aucun contrôle ? Nous ne le croyons pas. Le livre, comme tant d'autres choses, peut être utile ou inutile et même dangereux. Les gardiens naturels de la foi et de la morale,

qui ont fait la force et la gloire de notre race, ne cessent pas de nous le redire et ils ont raison. Où trouver le contrôle et la garantie désirables pour nos futures bibliothèques ? La réponse peut varier. Il en est une qui nous paraît pleine de sens. Nos universités ne pourraient-elles pas fortifier de leur science et de leur prestige nos œuvres de bibliothèques ? Nos compatriotes anglais ont McGill, nous avons Laval. Les hommes de science et de culture intellectuelle qui président aux destinées de notre haut enseignement ne sont-ils pas les guides naturels de tout mouvement qui veut être intelligemment éducationnel ? N'est-ce pas sous l'égide de ces puissantes institutions que nos bibliothèques, même populaires, trouveraient la garantie et le contrôle, qui sont nécessaires et que nos meilleurs intérêts réclament ? Tout notre système scolaire et éducationnel, dans cette province, repose sur la division des intérêts catholiques et des intérêts protestants. Chacun chez soi et les libertés de tous sont respectés. Ce système en partie double nous a assuré de si grands avantages de concorde et de paix dans le passé que nous serions mal avisés de nous en départir. Et puis, disons-le franchement, la question des livres et des bibliothèques est trop grave et touche de trop près aux intérêts éducationnels pour que la religion qui nous est chère et les pasteurs qui la représentent officiellement, n'aient pas leur mot à dire dans la solution du problème qui s'agite actuellement devant l'opinion."

* * *

Dans la seconde semaine de novembre, des fêtes religieuses magnifiques se sont succédées, pendant trois jours, au couvent des Dames du Sacré-Cœur, rue Saint-Alexandre, à Montréal. C'était comme un écho des fêtes du Sault-au-Récollet — ou encore de celles de Rome — qui solennisait et prolongeait la glorieuse célébration de la béatification de Mère Barat. Mgr Racicot, administrateur de Montréal, Mgr Archambeault, évêque de Joliette, et M. le chanoine Martin, archidiaque du diocèse, ont tour à tour présidé les religieuses solennités. Les orateurs sacrés qui ont porté la parole ont été le Père Chaussegros, s. j., du collège Sainte-Marie, le Père Campbell, s. j., de New-York et M. l'abbé Dupuis, aumônier du Sacré-Cœur au Sault-au-Récollet. "Quand Mère Barat mourut, à 85 ans — racontait M. Dupuis — 1,368 religieuses de son ordre l'avaient déjà précédée au ciel, et elle laissait sur la terre plus de 4,000 religieuses et au-delà de cent monastères en Europe, aux Etats-Unis et jusque dans notre cher Ca-

nada, malgré la légende des glaces et des neiges éternelles.” — “O Bourget, saint pontife de Ville-Marie, s’est écrié l’orateur, je vous remercie d’avoir appelé dans notre diocèse les admirables Filles de Mère Barat. Devant l’histoire et devant Dieu, on peut l’affirmer, ce fut l’un des meilleurs actes de votre fécond épiscopat !”

* * *

Le mardi, 24 novembre, à la maison-mère des Sœurs de la Congrégation, rue Sherbrooke — qui donc a appelé ce beau couvent la *Maison Blanche* ? — on célébrait en grandes pompes, sous la présidence de Mgr l’administrateur de Montréal, le cinquantenaire de la Congrégation des jeunes Filles, Enfants de Marie de Notre-Dame. Ce fut une fête toute de délicatesse et de pieuses réminiscences. Mlle Ritchot, la présidente, souhaite la bienvenue à Mgr Racicot. Lady Lacoste et Madame Letondal firent l’historique de l’*Association* jubilaire. Mlle A. Dupuis lut une adresse à la Révérende Mère Supérieure générale. Enfin, Mgr l’administrateur trouva de bonnes paroles pour encourager les Congréganistes au bien, puis Sa Grandeur présida à la bénédiction du Saint-Strement.

Au goûter qui suivit, M. Henri Gauthier, p. s. s., aumônier des Enfants de Marie, offrit de délicats remerciements à Monseigneur et à toutes celles qui ont fait de cette fête pieuse un si joli succès.

* * *

Deux jours auparavant, le samedi, 21 novembre, dans la chapelle du Grand Séminaire, qui se prête si bien aux solennités imposantes, avait lieu la cérémonie accoutumée, après le chant de la messe de la Présentation, de la rénovation des promesses cléricales. Mgr l’administrateur, qui présidait, lut un cablogramme, qu’il venait de recevoir de Rome, et qui nous apportait à tous, avec le souvenir de notre archevêque, la bénédiction du Saint-Père.

* * *

La liste des défunts, ce mois-ci, est assez chargée. Novembre aura bien été pour nous le mois des morts. Nous recommandons aux suffrages de nos lecteurs :

M. Georges-Ernest Viger, p. s. s., décédé, le 11 novembre, à Saint Charles’College (Ellicott City, Maryland), à l’âge de 70 ans

et après avoir enseigné quarante-six ans dans la même institution. M. Viger était un ancien élève de l'Assomption ;

M. Pierre-Octave Renaud, qui fut longtemps de l'église Saint-Joseph-de-Cohoes, et, après de longues années de souffrance, est venu mourir, le 15 novembre, à la maison Sainte-Thérèse à la Longue-Pointe, à l'âge de 75 ans ;

M. l'abbé Pantaléon Bégin, ancien curé, décédé à Québec, le 29 novembre, à l'âge de 68 ans ;

M. l'abbé Le Gardeur (De Repentigny), ancien professeur à Sainte-Thérèse et ancien curé de Huntingdon, décédé au Texas, le 11 décembre, à l'âge de 60 ans ;

M. l'abbé L.-H. Léonard, ancien curé de Saint-Godefroi, au diocèse de Rimouski, décédé à Saint-Vincent-de-Paul (île Jésus) le 5 décembre, à l'âge de 63 ans ;

M. l'abbé François-Elzéar Tremblay, curé de la Grande-Baie, au diocèse de Chicoutimi, décédé le 22 novembre, à l'âge de 33 ans ;

M. l'abbé Arcade Magnan, ancien curé de Sainte-Lucie, décédé à Vaucluse, le 28 novembre, à 42 ans ;

M. l'abbé Emile-Berchmans Garneau, ancien curé de Beardsley, au diocèse de Saint-Paul, décédé après deux jours de maladie à Woonsocket, à l'âge de 41 ans.

On nous permettra de rappeler aux confrères de l'ordination de Noël 1891 au Grand Séminaire de Montréal, — il y a dix-huit ans ! — que M. l'abbé Gauvreau est l'un des co-signataires des résolutions du *Conventum* de 1888-1891, et que par conséquent nous lui devons tous une messe.

...

C'est huit confrères donc, ce mois-ci, qu'il nous faut inscrire sur nos tablettes funéraires, et pour l'année 1908 c'est *soixante-sept*. L'an dernier, nous en avons eu *cinquante-quatre*. La statistique est toujours une chose terriblement éloquente ! Depuis cinq ans maintenant terminés que nous écrivons cette chronique mensuelle nous avons enregistré ici *deux cent soixante-treize* décès, soit pour 60 mois : 4.55 par mois, et pour 5 ans : 54.6 par année. *Vigilate, fratres...*

L'abbé Eli J. Anselme

Le Lycée de Montbriant

CHAPITRE Ier

En 1831, le lycée de Montbriant promettait ce qu'il a tenu depuis. Aussitôt après les journées de juillet, tout son personnel enseignant avait été changé. Il n'y restait pas un carliste, mais, en revanche, professeurs médiocres ou mauvais, élèves paresseux et indociles, maîtres d'études bons à pendre, rien n'y manquait.

Quant au proviseur, M. Parenthèse, c'était un assez honnête imbécile, que sa femme menait tambour battant, et qui passait pour bon administrateur. Il économisait beaucoup, faisait entretenir les toitures et le mobilier, et excellait surtout à persuader aux parents que tout allait bien au lycée. — Néanmoins les rangs des élèves s'éclaircissaient tous les jours. Le proviseur destitué, ecclésiastique très distingué, avait fondé un pensionnat à peu de distance de la ville, et cette concurrence menaçait de ruiner le collège, si bien que M. Parenthèse ne savait de quel bois faire flèche pour soutenir le bel établissement confié à ses soins.

Il consulta sa femme : Mme Parenthèse lui dit qu'il fallait améliorer la nourriture des élèves, et que l'économe n'y entendait rien. — C'était, de tous les anciens fonctionnaires, le seul qui fut resté. Ancien militaire, honnête et capable, grognant toujours, et parlant sans cesse du grand Napoléon, il avait dû à ses opinions bonapartistes l'avantage de rester au lycée. Sa théorie consistait à dire que c'est la soupe qui fait le soldat, et il avait soin qu'elle fût bonne et copieuse. Les élèves s'amusaient à le fâcher, mais c'était surtout pour avoir le plaisir de l'entendre gronder les domestiques, et au fond ils aimaient le père Grognard autant que cette race ingrate et taquine peut aimer quelqu'un.

Quant à Mme Parenthèse, elle ne pouvait le souffrir. Il avait eu vent de certaines tricheries, et il changeait ses fournisseurs sitôt que la bonne dame voulait faire affaire avec eux.

Or donc, Mme Parenthèse dit à son mari : "Débarrassez-moi de l'économe pour trois mois, et je ferai faire aux élèves une telle bombance qu'ils ne parleront plus de s'en aller. C'est ce pingre-là qui les dégoûte du collège avec son régime de caserne."

M. Parenthèse persuada au brave Grognard qu'il avait besoin de prendre les eaux, et lui obtint un congé. Grognard mena ses rhumatismes aux Eaux-Bonnes, et Mme Parenthèse prit la direc-

tion de l'économat. — Elle avait été la cuisinière de son mari avant d'être sa femme, et s'ennuyait de faire la dame, ce qui ne lui réussissait guère. — Elle se remit avec joie à aller au marché et à gouverner les écuelles, et pendant plusieurs jours les élèves furent comblés de rôtis, de tartes et de beignets. Ils témoignèrent leur joie par des applaudissements et des indigestions. L'infirmerie fut au complet, et le docteur Julep déclara qu'il ne répondait de rien si ce régime exorbitant continuait de surexciter l'appétit des lycéens. — Mme Parenthèse, effrayée, mit tout le monde à une diète sévère. — Les élèves crièrent famine. — La soupe et le bœuf reparurent, accompagnés des haricots traditionnels, et, en faisant ses comptes, Mme Parenthèse s'aperçut qu'il lui serait très facile de faire danser l'anse du panier du gouvernement. C'était une ancienne habitude ; elle y revint, et peu à peu l'ordinaire des élèves devint tel que les domestiques durent, dans l'intention charitable de les empêcher de mourir de faim, leur vendre des cervelas, des petits pains, du fromage, et vingt autres victuailles, commerce que le vieux Grogard avait toujours empêché.

M. Parenthèse essaya de faire entendre raison à sa femme, mais elle l'envoya promener. Il insista : elle leva contre lui l'étendard de la révolte, et il dut se taire.

C'était l'époque des inspections. On attendait d'un jour à l'autre M. Théorème et M. de la Période, le premier inspecteur général des sciences, le second, des lettres. C'étaient des hommes fort savants, et, disait-on, très sévères.

Le pauvre M. Parenthèse redoublait de soins et de vigilance. Tous les jours, à la même heure, il faisait une tournée dans toutes les classes, jurant les maîtres et les élèves de bien se préparer à recevoir les illustres inspecteurs de l'Université.

Il faisait nettoyer partout et suppliait sa femme d'améliorer un peu la nourriture des élèves. "Ces messieurs goûteront la soupe," lui disait-il ; "ils interrogeront les élèves, ils iront à la cuisine, à l'économat, partout ! — Je vous en prie, ma chère Olympe, faites en sorte que tout aille bien. Ayez soin que l'office soit garni de provisions. Faites y pendre des jambons, des saucissons, enfin quelque chose qui représente, et jette de la poudre aux yeux des inspecteurs."

— J'en mettrai, dit Olympe. Je vais en acheter à condition, que je rendrai ensuite au charcutier. Mais de quoi vous mêlez-vous, Polydore ? Faites apprendre des compliments en vers latins à vos élèves : cela plaira plus aux inspecteurs que de regarder des jambons. — Allons, laissez-moi faire ma besogne et occupez-vous de la vôtre, sinon je vous attache un torchon au dos.

CHAPITRE II

Dans la cour des moyens, un conciliabule se tenait, tandis que le pion lisait un roman de Paul de Kock caché dans son chapeau. — Quelques élèves entouraient Henriquet, garçon de quatorze ans, maigre, vif, éveillé, le plus intelligent de tout le lycée, mais le plus décidé à n'y faire que des malices. Il pérorait à demi-voix et une vingtaine de grands l'écoutaient bouche bée :

— “ Messieurs, disait-il, s'il est un seul de vous qui soit content de cette baraque, qu'il le dise. — Personne ne dit mot, adjugé ! j'en conclus qu'il faut la détruire.”

— “ Adopté,” dit l'assemblée à mi-voix.

— “ Quand je dis détruire, entendons-nous. Je ne dis pas qu'il faille démolir ni brûler la maison. Ça pourrait incommoder les voisins, et la carte à payer serait présentée à nos parents. D'ailleurs ces bâtiments sont beaux. Ils ont été construits par des moines, des jésuites même. Nos pères de 89 les chassèrent, et de leur jésuitière firent un lycée. Nous, en vertu du progrès, il faut réformer leur œuvre, et mettre à la raison cette impertinente Université, cette troupe de pédants et de cuistres qui nous vend du latin de cuisine et de la cuisine de chiens de chasse. Il faut forcer nos tyrans à décamper, et pour cela décamper nous-mêmes. Vive la liberté ! ”

— “ Vive la liberté ! cria tout l'auditoire avec ensemble.”

— Faites silence, messieurs ? s'écria le pion, qui avait fini de lire son roman.

— De quoi ? s'écria Henriquet. On ne peut pas crier vive la liberté, à présent ? En voilà une de sévère ! C'était pas la peine de détrôner Charles X.

— Vous êtes donc carliste, m'sieur ? dit un autre.

— Non pas ! répliqua le pion, “ mais il fallait dire vive la charte ! ”

— Et son auguste famille, n'est-ce pas ? dit Henriquet : hé bien, moi, c'est pas mon idée. Je suis républicain comme Brutus, et voilà.

— Cinq cents vers, monsieur, dit le pion.

— Je vous dénoncerai à papa ! dit le fils du préfet, héros de huitième préparatoire, haut comme une botte, et qui s'était faulxé dans la cour des grands. “ Et je dirai à papa que vous êtes carliste, na ! ”

— Cinq cents vers, monsieur de Chiffonac, dit le pion furieux en courant après lui.

— Vous assassinez la monarchie ! cria Henriquet.

— Mille vers, polisson ! hurla le pion.

— “Vive la république ! à bas le proviseur !” cria le petit Chiffonnac exaspéré.

La cloche sonna heureusement, et Henriquet fit signe à ses amis de s'en tenir là. Ils entrèrent à l'étude ; les camarades donnèrent des exemptions aux deux coupables, et la classe se passa comme d'habitude.

Mais, à la récréation du soir, des groupes animés se formèrent, et le pion, sentant l'orage s'approcher, envoya prier M. Parenthèse de se montrer. Celui-ci arriva, suivi de M. Tréma, le censeur, que les élèves avaient surnommé *Trémens*, parce que c'était bien le plus grand poltron qui fût au monde. On lui attribuait ce mot célèbre :

Je crains tout, cher Abne, et j'ai mille autres craintes.

Ces deux estimables fonctionnaires essayèrent de calmer les élèves, mais on ne répondit à leurs avances que par un silence farouche. — M. Parenthèse jugea qu'il fallait employer les grands moyens diplomatiques et emmena Henriquet dans son cabinet.

— Monsieur Henriquet de la Neuville, lui dit-il, vous êtes un jeune homme de grande espérance, de bonne famille, un sujet distingué. Je sais toute l'influence que vous avez sur vos camarades. Dites-moi, je vous prie, d'où vient qu'ils paraissent si agités, si mécontents ?

— J'sais pas, m'sieur, dit Henriquet d'un air godiche.

— Le maître d'étude aurait-il quelque injustice ?

— Non, m'sieur.

— Le dîner était-il bon ?

— Oui, m'sieur.

— Savez-vous que les inspecteurs arrivent après-demain ?

— Non, m'sieur.

— Hé bien, je vous l'apprends. Vous devez comprendre, mon cher ami, combien il est important que l'ordre ne soit pas troublé en ce moment.

Oui, m'sieur.

— On a poussé des cris séditieux.

— C'est pas moi, m'sieur.

— Oh ! je le sais, vous avez trop d'esprit pour cela. Vous avez toujours été raisonnable.

— Je ne l'ai pas fait exprès, m'sieur !

— Je sais, monsieur Henriquet, que vous réussissez à tout ce que vous voulez entreprendre.

— Je ne le ferai plus, m'sieur !

— Ah ça ! s'écria M. Parenthèse, à qui la patience échappait, "est-ce que vous vous moquez de moi ?"

— Il y a longtemps, m'sieur, dit Henriquet, et ce n'est pas ma faute si vous ne vous en êtes pas aperçu plus tôt. Je vous prie de me renvoyer du lycée, c'est ce que vous pouvez faire de mieux pour vous et pour moi.

— Vous renvoyez, monsieur ! et où irez-vous !

— Chez M. l'abbé Georges, parbleu, fit Henriquet, et ça fera bien plaisir à maman. Si papa n'était pas conseiller de préfecture, je ne serais pas dans votre baraque. Et presque tous mes camarades pensent comme moi. M. l'abbé Georges sait le latin, on travaille bien chez lui, on y est bien nourri, il n'y a pas de femme qui fasse danser l'anse du panier, et les maîtres d'études ne lisent pas Paul de Kock.

Le malheureux M. Parenthèse était pourpre. Il se promenait dans son cabinet, en se donnant de grands coups de poing sur le front, et le cruel gamin le regardait avec la joie du roquet libre contemplant l'ours en cage.

— Est-ce tout ce que vous souhaitez de moi, m'sieur ! demanda Henriquet.

— Oui, monsieur ! fit le proviseur, mais votre insolence ne restera pas impunie. Je vais écrire à vos parents.

— Papa et maman sont à Spa, dit Henriquet, à l'hôtel d'Autriche. Votre lettre ne les surprendra pas, car je leur ai écrit que j'allais mettre le collège en révolution.

— C'est ce qu'il faudra voir ! s'écria M. Parenthèse, vous allez être mis au cachot.

— J'y compte bien, dit Henriquet, cela rentre dans mon plan de campagne.

CHAPITRE III

Henriquet fut conduit au cachot. C'était un ancien cellier, solidement construit, et ne recevant de jour que par un soupirail grillé.

A peine le révolté y fut-il enfermé que toutes les sonnettes du lycée, y compris la grosse cloche, se mirent à carillonner avec un ensemble admirable. Les élèves leur répondirent par des cris étourdissants ; tous les voisins accoururent, pensant que le feu était au lycée, et le proviseur et le censeur, éperdus, assaillis de questions, ne savaient que devenir.

Les domestiques se mirent en quête, et constatèrent la présence

d'une foule de fils de fer, disposés très adroitement, qui se dissimulaient le long des tuyaux de descente, et aboutissaient au cachot, en passant par le soupirail.

On y descendit, et l'on trouva Henriquet, assis fort à son aise, et qui, au moyen d'une mécanique fort ingénieuse, carillonnait sans se déranger. Il fut transféré au grenier, et l'on procéda à l'interrogation des élèves soupçonnés d'avoir inventé et fabriqué cette machine à sonner. Vains efforts ! personne n'avait rien fait ni rien vu. — La machine s'était évidemment faite toute seule.

— La belle affaire ! dit un philosophe, notre professeur nous a expliqué comme quoi le ciel et la terre s'étaient créés tout seuls, et l'homme aussi. Et voilà nos maîtres sans dessus dessous pour quelques fils de fer qui se sont arrangés comme des atômes crochus ! — C'est la chose du monde la plus simple. Voyez Descartes, et lisez Condillac !

Le soir vint ; on avait transporté le lit d'Henriquet au grenier, et le coucher des élèves se passa dans le plus grand calme. Néanmoins le proviseur resta debout, s'attendant à quelque nouvelle algarade.

Il ne se trompait pas. Un bruit singulier, qui se faisait entendre au plafond de sa chambre, attira son attention. Il leva les yeux et vit, entre les poutrelles du plafond, un objet menu et pointu, le bout d'une tarière qui perçait le plancher. M. Parenthèse monta sur une chaise, sa chandelle à la main, pour mieux voir. La tarière disparut, et, du trou qu'elle avait fait, un jet de vinaigre lui tombant dans les yeux, éteignit sa chandelle et continua d'inonder la chambre. Le prisonnier du grenier utilisait ses loisirs en débitant la provision de vinaigre de l'établissement.

Le proviseur courut au grenier, mais la porte barricadée ne céda que lorsque le tonneau fut complètement vidé. On trouva Henriquet à califourchon sur la barrique, comme Bacchus, et riant de tout son cœur. M. Parenthèse lui fit un discours pathétique, et l'enferma dans la chambre d'un maître absent, avec un domestique pour le surveiller.

Dès qu'ils furent seuls :

— Veux-tu gagner cents sous, Jeannot ? dit Henriquet.

— Dame oui, dit Jeannot.

— Hé bien ! allons-nous-en chez bonne maman.

— Ça serait avec plaisir, dit Jeannot, je ne tiens pas à rester au lycée ; mais nous sommes enfermés.

— Ouvrons la porte, dit Henriquet ; la clé est dans la serrure, prenons-la.

— C'est aisé à dire, dit Jeannot, mais elle est en dehors.

— Il faut qu'elle passe en dedans, dit Henriquet. Rien n'est plus simple. Voici une règle plate et j'ai un couteau caché dans ma chaussette.

Il se mit à couper le coin inférieur de la porte. Dès qu'il y eut pratiqué une ouverture assez grande pour qu'une clé put y passer, il fit tomber en dehors celle qui était dans la serrure, l'attira avec la règle, ouvrit et dit à Jeannot stupéfait d'admiration : en avant, marche !

Ils se glissèrent à tâtons le long du corridor, descendirent, sortirent par une fenêtre du rez-de-chaussée, escaladèrent le mur du jardin, et un quart d'heure après ils étaient en plein champ, et arrivaient devant la maison de la bonne maman.

Dès qu'il fit jour, ils frappèrent à la porte. Mme de la Neuville se levait de bonne heure ; elle fut très surprise d'entendre la voix de son petit-fils qui criait à la cuisinière :

— Ma chère Gothon, de grâce, une tartine ! je meurs de faim !

— Qu'y a-t-il, petit ? dit la bonne maman, en mettant à la hâte son bonnet du matin et son mantelet, viens ça, que je t'embrasse. Il y a donc congé ?

— Non point, s'écria Henriquet, mais j'ai quitté le collège parce que je tiens à la vie. Imaginez-vous, ma chère maman, que, pour un rien, une bêtise, on m'a plongé dans un cachot avec du vinaigre pour toute nourriture.

— Est-il possible ! s'écria la bonne maman ; et quel est ce garçon ?

— C'est Jeannot, mon libérateur, dit Henriquet. Voyez comme il est maigre. Vingt-quatre heures de plus de ce régime, et nous étions morts ! Le radeau de la *Méduse* est une guinguette auprès de ce lycée maudit. — Mes forces m'abandonnent. O ma chère bonne maman, faites-nous déjeuner !

— Vite, vite, Gothon, s'écria la bonne maman, faites du chocolat et du café à la crème, et, en attendant, donnez à ces pauvres enfants du pain, du beurre, des confitures, du vin de Malaga, des biscuits, des macarons, du fromage et le reste du poulet d'hier ; faites une omelette et mettez-y du lard. Pauvres enfants, qu'elle cruauté ! — Ah ! ce n'est pas chez ce bon abbé Georges que l'on traite ainsi la jeunesse !

Et elle s'assit, et regarda d'un air satisfait Henriquet et Jeannot, mangeant comme quatre et buvant à sa santé, et à la confusion du proviseur.

CHAPITRE IV.

Au lycée, la consternation fut grande. M. Parenthèse éprouvait quelque soulagement à être débarrassé du terrible Henriquet, mais les élèves le redemandaient à grands cris. M. Parenthèse leur promit qu'il reviendrait et les envoya à la promenade, espérant que le grand air les calmerait. Les *sixièmes* surtout étaient furieux.

Leur maître d'études les emmena sur le Mail, et les engagea à jouer aux barres comme d'habitude ; mais ils refusèrent de s'amuser, et se promenèrent en causant d'un air sombre et féroce.

Une marchande de gâteaux, d'une tournure tant soit peu dégingandée, et qu'ils n'avaient jamais vue, vint leur offrir des brioches à trois pour un sou. L'extrême modicité du prix lui valut beaucoup de chalands, et en un instant elle fut entourée d'un groupe compact.

— Tas de serins, leur dit-elle, vous ne me reconnaissez donc pas ?

C'était Henriquet, revêtu des atours de Gothon.

— Ne faites semblant de rien, leur dit la fausse marchande. Prends ce papier, Bernadou, et ne le communique qu'à ceux qui te jureront fidélité. Dispersez-vous, le pion nous regarde. Et elle s'éloigna, avec l'agréable désinvolture qui distingue tout garçon affublé d'une jupe.

Bernadou lut le papier, et resta pétrifié d'admiration.

— Crinçon, dit-il à l'un de ces camarades, occupe le pion, afin que je puisse communiquer le plan d'Henriquet aux amis.

— J'y vais, dit Crinçon, je connais le faible du susdit pion.

Crinçon alla se dandiner devant le maître d'études, et lui dit :

— M'sieur, c'est-y vrai que Galilée fut enfermé par saint Ignace de Loyola dans la tour d'Ugolin, par ce qu'il avait dit que le soleil tourne autour de la lune ?

— Tout au contraire, monsieur, fit le pion, qui était fort en astronomie. Galilée prétendait, avec raison que la terre tourne autour du soleil.

— Je vous demande un peu ce que cela pouvait faire aux Jésuites dit Crinçon ?

— Les moines, dit le pion, ont toujours été des obscurantistes et des éteignoirs. Ils voulaient empêcher la science de faire des progrès, afin de plonger le genre humain dans les ténèbres et la barbarie, et de pouvoir allumer en paix les bûchers de l'inquisition.

— Voilà qui est particulièrement atroce, dit Crinçon. Là, vrai, je ne m'en serais jamais douté. — Mais enfin, m'sieur, c'est-y vrai que la terre tourne ?

— Rien n'est plus certain, monsieur, fit le pion.

— Hé bien, moi, dit Crinçon, je crois qu'elle ne tourne pas. Si elle tournait, à un certain moment nous irions piquer des têtes dans le firmament, et ça serait malsain.

— Vous n'êtes qu'un ignorant, dit le pion, vous oubliez l'attraction.

— C'est vrai, dit Crinçon, je ne sais pas grand'chose mais vous, m'sieur, qui êtes savant, vous devriez bien m'expliquer ça.

Le pion, très flatté du compliment, se mit à tracer des cercles sur le sable et à expliquer tout le système planétaire à Crinçon, qui les jambes écartées, les mains sur ses genoux, suivait attentivement la démonstration. Mais, voyant du coin de l'œil que Bernadou avait fini de faire circuler son papier, il s'écria :

— Je comprends parfaitement : c'est tout à fait comme un gigot qui tourne devant le feu qui le cuit ; seulement, c'est tout le contraire.

— Ce n'est pas le contraire du tout, dit le pion, c'est exactement la même chose, et même le gigot tourne autour du feu.

— Votre comparaison me fait venir l'eau à la bouche, dit Crinçon. Ah ! monsieur, l'astronomie est une belle science, mais la gastronomie a ses charmes. Voulez-vous une brioche ?

— Je l'accepte avec plaisir, dit le pion. Vous êtes un charmant garçon, monsieur Crinçon.

— Tel maître, tel élève, dit Crinçon en saluant, et ils se séparèrent fort bons amis.

— Ah ça ! Bernadou, dit Crinçon, ai-je assez mérité de la patrie ? Voilà une demi-heure que cet âne astronome me tient des propos de l'autre monde. Fais-moi connaître le complot, et je jure par le Styx de le faire réussir.

CHAPITRE V

Le soir même, M. Parenthèse reçut une lettre qui lui annonçait l'arrivée des inspecteurs pour le lendemain. Il fit sa tournée et constata, avec satisfaction, que les élèves étaient d'une sagesse exemplaire. On aurait entendu voler une mouche dans les dortoirs. Le proviseur alla se coucher, et grâce à l'insomnie de la nuit précédente, il ne tarda pas à s'endormir profondément.

Les élèves ronflaient tous dans les trois dortoirs du lycée. Les

six maîtres surveillants avaient éteint leurs chandelles, mais ils ne dormaient pas. Une demi-heure après le coucher des élèves ils sortirent des dortoirs, et, avec un ensemble et une précision qui montraient la grande habitude qu'ils avaient de la chose, ils prirent tous le chemin d'une petite chambre située au dernier étage, au fond du corridor, et dont ils possédaient chacun une clé.

Cette chambre n'avait d'autres meubles qu'une table tachée d'encre et quelques chaises invalides, mais M. Puisard, le plus âgé des pions, ouvrant un placard en tira un pâté, quelques bouteilles, des verres et des cigares, et l'estimable compagnie commença son petit souper supplémentaire à la lueur de deux bouts de chandelle. La conversation ne tarda pas à embellir le festin, et les convives étaient si occupés à dire pis que pendre du proviseur et du censeur, sans oublier les professeurs, qu'ils n'entendirent pas ce qui se passait de l'autre côté de leur porte.

Quelques grands, nu-pieds, s'avançaient d'un pas de fantômes, portant des matelas et des lits de fer. L'un d'entre eux éclairait les autres avec la veilleuse du dortoir.

Sans bruit et montrant une adresse, une méthode et une application remarquables, ils dressèrent des matelas contre la porte, et arc-boutant fortement des lits de fer entre cette porte et le mur qui lui faisait face, ils la barricadèrent de telle sorte qu'il était impossible de l'ouvrir du dedans. Puis, redescendant l'escalier aussi doucement qu'ils l'avaient monté, ils allèrent se livrer à d'autres exercices non moins méritoires.

L'aurore aux doigts de rose entr'ouvrait les portes de l'Orient, lorsque M. Parenthèse, sortant des bras de Morphée, pensa aux inspecteurs, et frémit.

Il regarda sa montre.

— Cinq heures ! se dit-il. La cloche va sonner.

La cloche sonna, en effet, mais un profond silence régnait dans la maison.

— Comme ils sont sages ! se dit M. Parenthèse. On voit bien que ce boute-feu d'Henriquet n'y est plus. Ce que c'est pourtant que l'influence d'un mauvais élève !

Il se mit à faire sa barbe. A peine son visage grotesque fut-il orné d'une mousse écumante, qu'il entendit frapper à sa porte.

— Entrez ! dit-il.

C'était le censeur, pâle, le chapeau presque sur la nuque, les yeux et la bouche grands ouverts, et levant les bras au ciel.

— Qu'y a-t-il ? dit M. Parenthèse.

— Venez et voyez ! dit le censeur d'une voix étouffée.

M. Parenthèse s'essuya à la hâte, passa son habit, et le suivit au grand dortoir. — Il était complètement vide. Le dortoir des moyens également. Celui des petits, situé au rez-de-chaussée, était fermé.

— Ils sont tous là dedans, fit le censeur.

— Entrons ! dit M. Parenthèse.

— Après vous, monsieur le proviseur ! dit M. Tréma en se reculant.

M. Parenthèse poussa la porte : elle résista. Il poussa plus fort. Un fracas terrible retentit. Toute la faïence diurne et nocturne des dortoirs, amoncelée derrière cette porte, dégringolait en se brisant en mille pièces.

Du reste, ce dortoir était aussi désert que les deux autres. Maîtres, élèves, tous avaient disparu.

Le proviseur et le censeur s'élançèrent dans la cour, et virent à chaque fenêtre des mansardes la tête d'un domestique appelant au secours. Dans l'autre aile du bâtiment, les six pions groupés à une seule fenêtre criaient aussi.

M. Parenthèse courut chez le portier et le trouva garrotté dans son lit et à demi-mort de peur.

— Ah monsieur ! fit-il, il est venu une bande de voleurs qui avaient la figure noireie. Ils m'ont dit qu'ils me couperaient le cou si je disais un seul mot. Aussi je n'ai pas soufflé. Je pensais qu'ils vous avaient tué aussi.

— Imbécile ! dit M. Parenthèse. Où sont les élèves.

— Les voleurs les auront enlevés, dit le portier. Ils avaient des figures à ça.

M. Parenthèse et le censeur défilèrent cet ingénu, coururent délivrer les pions et les valets, et leur ordonnèrent de se mettre à la recherche des fugitifs.

— Après tout, dit M. Parenthèse, quatre-vingt-dix garçons ne peuvent se perdre comme une épingle. Allez, mes amis, cherchez partout, questionnez tout le monde, mais n'ébruitez rien ; il y va de l'honneur du lycée.

La matinée s'avangait. Les domestiques ne revenaient pas. Enfin, l'un d'eux, le petit Isidore, accourut tout essoufflé.

— Ils sont au Lion-d'Or, ils déjeunent, ils vont venir ! dit-il.

— Les élèves ? dit M. Parenthèse.

— Non, monsieur. Les inspecteurs !

— Miséricorde ! s'écria M. Parenthèse. Et il s'assit, comme foudroyé.

Olympe accourait.

— Tout est pris ! criait-elle. Il ne reste ni pain, ni beurre, ni jambon, ni sucre, ni rien de rien à la dépense. Ils ont tout emporté, les infâmes coquins ? Il faut mettre la gendarmerie à leurs trousses. Vol avec effraction, la nuit, dans une maison habitée, abus de confiance. Ils iront aux galères, et ce sera bien fait. Allons ! remuez-vous, Polydore. Il faut agir : cela crie vengeance ! et, semblable à Némésis, Mme Parenthèse échevelée secouait son époux.

Un homme champêtre entra.

— C'est-y vous le proviseur ? dit-il.

— Oui, mon ami, dit M. Parenthèse, heureux de cette diversion.

— Pardon, excuse, mon bourgeois, dit le paysan, mais v'là une lettre que vos p'tits jeunes gens m'ont demandé de vous apporter.

— Où sont-ils ? dit M. Parenthèse.

— A la maison de campagne du lycée, à la Dindonnière, dit le paysan, et ils y mettent tout par les écuelles. Ah ! sont y farces, ces gamins-là !

Et le rustique messenger riait de tout son cœur.

Mais M. Parenthèse ne riait pas, et madame son épouse, lisant avec lui, partageait sa stupéfaction.

La lettre commençait ainsi :

“ DU MONT-AVENTIN, *vulgus dictus*.

“ La Dindonnière, 15 prairial, an XXXVIII de la Liberté.

“ Citoyen Proviseur,

“ Les soussignés vous déclarent qu'ils ne rentreront au lycée que lorsqu'on aura fait droit à leurs réclamations.

“ En voici la liste :

“ 1° Nous voulons que le proviseur donne sa démission ;

“ 2° Que M. Grognard, notre économe, reprenne ses fonctions ;

“ 3° Que tous les pions soient changés ;

“ 4° Que toutes les récréations soient doublées et les vacances prolongées de trois semaines ;

“ 5° Amnistie générale ;

“ 6° Du vin au dîner, et qu'il soit bon ;

“ 7° Que Mme Parenthèse nous fasse des excuses pour nous avoir indigérés, affamés, volés et empoisonnés depuis un mois ;

“ 8° Et que la nourriture soit aussi bonne et aussi proprement servie que chez M. l'abbé Georges.

“ Moyennant quoi nous rentrerons au lycée ce soir.

“ Et sans quoi nous resterons à la Dindonnière et mangerons jusqu’au dernier de ses habitants à poils et à plumes, plutôt que de céder. Nous sommes ici sur notre domaine, et nous n’en sortirons que par la puissance des baïonnettes.

“ Vive la Liberté ! ”

Suivaient les 90 signatures, ornées de paraphe extravagants et de pâtés effroyables.

— Voici les inspecteurs ! cria le censeur, arrivant à la course.

— O fortune ennemie ! s’écria M. Parenthèse.

Olympe s’enfuit, et le censeur se mit derrière le proviseur.

MM. Théorème et de la Période entrèrent, fort étonnés de trouver le lycée désert. Il fallut tout leur avouer. Ils envoyèrent chercher le recteur, qui, heureusement pour lui, avait un lumbago qui le retenait au lit, et les inspecteurs tinrent sans lui un conseil académique où rien ne fut décidé du tout. Puis ils se rendirent à la Préfecture, et, après une délibération assez longue, il fut convenu que M. le préfet, les inspecteurs généraux, les deux inspecteurs d’Académie, MM. Terme et Laborne, le proviseur et le censeur se rendraient en voiture à la Dindonnière, et tâcheraient d’apaiser l’émeute sans avoir recours à la force armée.

Le préfet fit atteler sa calèche, et M. Parenthèse envoya louer un berlingot bleu de ciel, attelé de deux rosses blanches, qui, depuis un temps immémorial, charriait à la mairie et à la paroisse toutes les mariées de Montbriant. Puis les sept fonctionnaires montèrent en voiture et s’acheminèrent vers la maison de campagne du collège, au grand ébahissement des habitants de Montbriant, et à l’extrême jubilation des gamins, qui se mirent à leur faire cortège en criant comme des perdus.

A peine sortie des portes de la ville, la pléiade universitaire fit une rencontre. Un élève, un transfuge, accourait vers la ville, nu-tête, et tout ébouriffé.

— Venez ici, Coquard ! lui cria le proviseur en faisant arrêter les voitures. C’est un boursier, messieurs, dit-il à ses compagnons, un bon enfant. Voyons, Coquard, qu’y a-t-il.

— Hélas, dit Coquard, ce n’est pas une émeute, c’est une révolution. Tout est prêt pour soutenir un siège. Ils ont enfermé les boursiers qui parlaient de capituler. Je me suis sauvé par une fenêtre, en dégringolant le long des espaliers.

— Vous êtes un brave, dit le proviseur, mais enfin, quels moyens de défense ont-ils ?

— Tous les moyens possibles, dit Coquard. — Ils ont même de la poudre. Valentin Fougasse, le fils de l’artificier, a dévalisé la

boutique de son père, et les élèves ont des moulinets, des fusées et des chandelles romaines de quoi faire sauter la maison.

— Diable ! dit le préfet. Voilà qui est grave !

— Messieurs, dit le censeur, les larmes aux yeux, — je suis père de famille, sans fortune ; je ne sais si je dois . . .

— Vous vous devez à la patrie, d'abord, Monsieur ! dit M. de la Période, et à l'Université ensuite. Si vous êtes tué, elle paiera une pension à votre veuve, et vos fils auront des bourses.

— Je n'ai qu'une fille, dit le censeur, et je suis veuf.

— Qu'est-ce que cela prouve ? dit M. Théorème ; quel est le promoteur de ce mouvement ?

— C'est Henriquet, dit Coquard, il est habillé en général La Fayette, et fait un bruit terrible. Tenez, voilà la jardinière. Demandez-lui si c'est vrai.

— Rose Trémière, cria le proviseur, où allez-vous ?

— J'allais vous chercher, dit la bonne femme : vos galapias d'élèves ont tout mis au pillage à la Dindonnière. Le fruitier, la cave, la laiterie, la basse-cour, tout est à leur discrétion. C'est une *georgie* monsieur, une vraie *georgie*, quoi ! et ils font tourner en bourriques tous les domestiques à force de les faire aller comme des sabots de rémouleur. Vous ferez bien d'aller leur laver la tête, à ces paroissiens-là.

— Allons-y ! dirent les fonctionnaires en soupirant.

— Que ferons-nous ? demanda le préfet consterné !

— Je m'en charge, dit M. de la Période : au lycée Napoléon, où j'ai fait mes études, et à l'École Normale, il y avait des révoltes fréquentes. On en venait à bout par la persuasion. J'ai un discours tout prêt. Vous verrez !

Et le cortège reprit sa marche vers la Dindonnière.

Cette belle maison de campagne avait été bâtie par les Jésuites en 1630, alors qu'ils dirigeaient leur florissant collège de Montbriant. C'était un bâtiment de briques, à haute toiture. Le parc, ceint de fossés, était vaste et contenait un bois, des prés, une pièce d'eau fort poissonneuse, et une ferme où l'on élevait beaucoup de dindons. La tradition assurait même que les premiers dindons, apportés en France par un missionnaire jésuite, s'étaient acclimatés dans cette ferme ; d'où son nom gracieux.

Les voitures arrivèrent devant la grille. Elle était fermée et personne ne paraissait aux alentours. On sonna plusieurs fois. Enfin des chants se firent entendre, et l'on vit paraître, marchant

en bon ordre, les quatre-vingt-neuf élèves, précédés par Henriquet, le sabre à la main, coiffé d'un schako à plumet de papier tricolore, et chantant avec ses camarades, aussi fort et aussi faux que possible :

Nous entrerons dans la carrière,
Quand nos aînés n'y seront plus :
Nous y trouverons leur poussière,
Et la trace de leurs vertus.

Ils se rangèrent autour de la pelouse, et Henriquet, s'avancant effrontément, fit le salut militaire en forme de pied de nez, et dit aux fonctionnaires rangés devant la grille :

— Halte-là ! qui vive ?

— Ouvrez-nous ! dit le préfet. Victor, ajouta-t-il, en apercevant son fils parmi les révoltés, Victor, ouvre-moi !

— J'ai pas la clef, papa ! dit Toto de Chiffonac d'un air innocent.

— Silence dans les rangs ! s'écria Henriquet : c'est moi qui commande ici, mille tonnerres ! — Monsieur le préfet, ceci est une affaire entre le proviseur et nous. M. Parenthèse connaît nos justes réclamations et nos intentions pacifiques. Quand il nous aura répondu, nous aviserons, mais la préfecture n'a rien à faire ici. Vive la charte !

— Vive la charte ! A bas les pions ! crièrent les quatre-vingt-neuf lycéens comme un seul homme.

M. de la Période s'avança, braqua son grand nez entre les barreaux de la grille, et fit signe qu'il allait parler. C'était un homme grand, maigre et anguleux.

— Don Quichotte va parler !... s'écria un gamin, laissez parler Don Quichotte ! N'influencez pas Don Quichotte ! Allons, chevalier de la triste figure, parlez, on vous écoute, mais soyez bref.

Les éclats de rire se calmèrent peu à peu, et M. de la Période commença en prenant l'air le plus agréable qu'il put.

— Jeunes élèves, dit-il, espoir de la patrie, ô vous dont le généreux enthousiasme brûle de se produire par des actes éclatants, écoutez la voix d'un ami, d'un homme qui depuis trente ans se dévoue pour la jeunesse française.

— Bravo ! crièrent les élèves. Ça commence pas mal, mais c'est connu. Parlez tout de même et arrivez au fait.

Ils firent trois salvés d'applaudissements, et M. de la Période se moucha tout attendri.

M. Théorème lui dit à l'oreille :

— Ils se moquent de vous, mon cher collègue. C'est évident comme deux et deux font quatre.

Et se tournant vers le préfet, M. Théorème lui parla à voix basse.

Le préfet répondit :

— Vous avez parfaitement raison, monsieur l'inspecteur général.

Et il alla dire deux mots à un domestique à cheval qui l'avait suivi, et qui partit immédiatement au galop.

M. de la Période reprit le fil de son discours.

— Vos applaudissements, chers jeunes gens, me rendent heureux et fier, mais ils ne m'empêcheront pas de vous dire la vérité. Cette situation anormale ne peut se prolonger. Songez à l'Université, cette *alma mater*, qui vous contemple ; songez à vos familles explorées, à vos mères, à vos sœurs si tendres ; songez à ce vertueux proviseur...

— A bas le proviseur ! à bas le marchand de soupe ! à bas les inspecteurs ! à bas tout ! s'écrièrent les élèves. Les galopins attroupés sur la route joignirent leurs acclamations à celles des lycéens, et pendant cinq minutes ce fut un vacarme à rendre les gens sourds.

Peu à peu la compagnie s'augmentait, des voitures arrivaient de la ville chargées de mamans inquiètes, de papas mécontents. Les paysans des environs s'attroupaient, et les écoliers, enchantés de produire tant d'effet, criaient de plus fort en plus fort.

Un serrurier essaya d'ouvrir la grille. Il fut accablé d'une grêle de cailloux, et déclara qu'il y renonçait.

Le groupe des fonctionnaires s'éloigna un peu, et le préfet annonça qu'il allait recevoir du renfort.

Mme Juponel arrivait fort décoiffée. Elle se précipita contre la grille, criant comme une folle :

— Tuteur, mon trésor, mon ange, où es-tu ?

— Je veux aller avec petite maman ! cria Tuteur, qui avait huit ans.

— Traître, s'écria Henriquet, si tu bouges, je te pulvérise. Qu'on l'attache à cet arbre !

Tuteur fut solidement attaché au tronc d'un acacia boule, et se mit à pousser des cris d'aiglon, auxquels Mme Juponel répondit par des clameurs déchirantes. — Le proviseur et MM. Terme et Laborne se mirent à pleurer ; le censeur s'enfuit. — M. de la Période s'arrachait les cheveux.

M. Théorème seul conservait un sang-froid imperturbable.

— Etant donné, se disait-il, quatre-vingt-dix gamins enragés contre trois pédants qui ont peur, un préfet qui reste, un censeur qui part et un aussi fort mathématicien que moi, combien de temps les forces de ces différents termes peuvent-elles se pondérer.

Et il tira son calepin pour faire des X.

Le préfet regardait au loin comme ma sœur Anne. Tout à coup la figure de ce respectable fonctionnaire s'illumina d'un rayon d'espoir.

— Voici, dit-il, les gendarmes, les pompes et les pompiers qui arrivent ! Nous sommes sauvés.

— Les pompes ! s'écria Mme Juponel. Vous allez faire arroser ces enfants ?

Certainement, madame, dit le préfet, et, une fois qu'ils seront dispersés, on ouvrira la grille.

— Mais, dit Mme Juponel, cela mouillera Tutur, qui ne peut fuir, et Tutur s'enrhumera !

— J'en suis au désespoir, madame, dit le préfet, mais il faut en finir.

— Tigre, s'écria la dame, monstre altéré de sang, je me vengerai !

Les pompes jouaient déjà, grâce aux fossés pleins d'eau. La troupe écolière tint bon sept ou huit minutes. Tutur, trempé comme une soupe, poussait des hurlements.

Sa tendre mère s'élança vers un pompier qui était son locataire et son épicier, et lui dit :

— Monsieur Canelle, si vous tenez à conserver ma pratique et à renouveler votre bail, obéissez-moi

Et elle ajouta quelques mots à voix basse.

— On y va, Madame, dit Canelle, et, faisant semblant de tomber, il changea brusquement l'axe de sa pompe, et d'un jet terrible inonda le préfet, les inspecteurs et leurs acolytes, si bien qu'ils ressemblaient à des fleuves débordés.

Le serrurier ouvrit la grille, la gendarmerie entra, les parents reprirent leurs enfants, et chacun retourna chez soi, plus ou moins trempé, content ou furieux.

Les inspecteurs firent leur rapport à Son Excellence le ministre de l'instruction publique et des cultes.

M. Parenthèse quitta Montbriant pour un poste plus élevé. On donna également de l'avancement à M. Tréma. M. Grognard revint en triomphe au lycée. Les maîtres d'études furent changés

contre de pires. Les élèves, licenciés en masse, passèrent quinze jours dans leurs familles, racontant leur exploits et s'amusant beaucoup.

Cela fait, ils rentrèrent tous, excepté Henriquet et Tutur, que les mamans placèrent chez M. l'abbé Georges, où on sut les discipliner.

La rentrée du lycée ne fut pas brillante au mois d'octobre suivant ; ce que voyant, le préfet et les députés de Montbriant obtinrent du très débonnaire gouvernement constitutionnel dix bourses entières et vingt demi-bourses, qui furent données à des fils d'électeurs bien pensants. Moyennant quoi cette pétaudière de lycée dura, et dure encore.

Et, il faut bien l'avouer, c'était un des meilleurs.

JULIE LAVERGNE.

CATECHISME de ROME

ou

ABRÉGE DE

La Doctrine Chrétienne

PRESCRIT PAR S. S. LE PAPE PIE X

aux diocèses de la province de Rome

CONTENANT : Premières Notions de Catéchisme — Petit Catéchisme — Grand Catéchisme — Instruction sur les principales fêtes — Histoire de la Religion.

Traduction française autorisée. Révisée d'après la dernière édition romaine.

Edition complète.

1 vol. de 439 pages cartonné (poste en plus, 5 cents) \$0 35

AVIS TRES IMPORTANT



Avec le présent numéro la publication du "Propagateur", sous sa forme actuelle, prend fin. Dans le cours de février ou mars, nous en reprendrons la publication comme *Bulletin bibliographique mensuel*, avec le même titre "le Propagateur". On y trouvera, chaque mois une revue, classée par matières, des principales publications françaises récentes, ainsi que des publications canadiennes. Des notices critiques complèteront, pour certains ouvrages, la mention du titre, enfin des pages supplémentaires, affectées aux annonces de livres et autres articles de librairie, attireront davantage l'attention du lecteur sur certaines publications importantes et d'actualité et sur divers articles, — papeterie, fournitures scolaires, articles de religion, imagerie, etc., ressortissant à notre commerce.

La disparition de la partie littéraire du "Propagateur" n'enlèvera pas à notre bulletin, croyons-nous, tout son intérêt. Les gens instruits et le public liseur en général aiment à être renseignés sur le mouvement des livres, révélateur au premier chef, de ce fameux "mouvement des idées" dont on parle tant. Le "Propagateur" dans chacune de ses livraisons, essaiera de satisfaire, sous ce rapport, la légitime curiosité de ses lecteurs.

Inutile de dire que fidèle à ses traditions, notre petite revue signalera aussi complètement et aussi exactement que possible, les ouvrages des auteurs catholiques dans le domaine de la théologie, de la piété, de l'ascétisme, de la défense religieuse et sociale, de l'histoire, de l'hagiographie, de la littérature, etc., — nous aurons soin d'élaguer la mention de tout ouvrage n'offrant pas les garanties d'une œuvre honnête au point de vue de la religion et de la morale, et d'une valeur de bon aloi.

Sous la rubrique "Bibliothèques Paroissiales", nous donnerons chaque mois une nomenclature d'ouvrages nouveaux et autres pouvant être placés en toute sécurité sur les rayons de nos bibliothèques paroissiales et scolaires, nous aurons, pour nous aider dans ce travail de sélection les conseils d'ecclésiastiques compétents.

Cette transformation de notre revue entraîne nécessairement quelques changements vis-à-vis de nos anciens abonnés. Le nouveau "Propagateur" sera adressé *gratuitement* à toute personne désirant le recevoir. Il va de soi que les premiers numéros seront envoyés à tous ceux dont les noms sont sur nos listes actuelles d'abonnés, cependant, pour nous éviter des frais d'envoi et de port inutiles et onéreux, nous sollicitons respectueusement, une forme d'adhésion quelconque à notre projet. Il suffira, par exemple, de nous adresser une carte postale dans ce sens, "J'accepte de recevoir gratuitement le "Propagateur". Nous demandons la même faveur d'un avis à ceux qui, pour une raison ou pour une autre, ne se soucieraient pas de le recevoir.

Plusieurs abonnés nous ont déjà fait parvenir le montant de leur abonnement pour l'année courante (quelques-uns même pour deux ans), tous ont dû recevoir les primes que nous offrons dans le numéro de décembre, on a pu remarquer que ces primes valent tout au moins le montant versé pour l'abonnement. Pour satisfaire ces fidèles lecteurs cependant, nous leur offrons, — outre le service du nouveau bulletin, — une deuxième prime à choisir dans la liste publiée en décembre, ceux qui auraient payé deux ans pourront choisir deux nouvelles primes. Nous croyons, de cette manière nous acquitter équitablement envers tous.

Nous demandons instamment à ceux à qui nous adresserons le "Propagateur" transformé, la faveur de vouloir bien en enlever la bande et de le parcourir. La simple annonce d'un livre est toujours intéressante, elle peut souvent être utile. Nous nous efforcerons de donner à notre très modeste feuille ce caractère d'utilité pratique surtout.

Qu'il nous soit permis, en terminant, de remercier ceux qui ont été fidèles jusqu'à la fin au "Propagateur" des anciens jours; les raisons qui nous obligent à en suspendre la publication ne nous empêchent pas de témoigner à ces dévoués amis toute notre reconnaissance.

LES EDITEURS.
